

CHAPITRE I

ANDRE BACH : SA FAMILLE, SES QUATRE FEMMES ET SES DEUX FILLES

Les écrits d'AB, les archives familiales, les recherches généalogiques ne nourrissent que très maigrement la connaissance de ses ascendants et de la fratrie BACH. Il en va de même pour les ascendants de son épouse Germaine Hubert / Bach, de ses sœurs et de son frère.

La mère d'AB, née Rosa Méliès, était une cousine germaine de Georges Méliès, l'un des inventeurs du cinéma, cf ci-après le A) III) et l'Annexe n°2 « Souvenirs de Georges Méliès et de l'âge héroïque du cinéma » par André Bach, petit cousin de Georges Méliès.

Pour mieux savoir « qui était André Bach ? », nous avons voulu aussi « approcher » les six femmes qui ont fait partie de sa vie (cf ci-après au B) 1) 2) 3) 4) 5) 6) 7) 8)).

Les archives familiales et les recherches généalogiques réservent parfois quelques surprises. Une première, longtemps un « secret de famille » (cf ci-après au B) 2)), Odette, la fille « non reconnue » d'AB, d'une mère « inconnue ». La seconde (cf ci-après au B) 3)), Alice Silet, première épouse d'AB qui aura, avec le cinéaste Charles Pathé, une fille Denise. Celle-ci se mariera avec un PDG de Renault. Ils auront une fille Claudine devenue l'épouse de l'écrivain Bernard Frank.

Une généalogie d'AB figure en Annexe n°1 de ce chapitre. Source le livre « André Bach – Carnets de guerre », 2013, Editions Cairn, aux pages 216 et 217. Y figurent ses ascendants des famille Bach – Morel – Méliès – Lafond, sa sœur, ses trois frères et ses descendants qui sont sa fille Jeanne et ses six petits-enfants.

A) SES ASCENDANTS DE L'EST, LES BACH ET DU SUD, LES MELIES. SA SŒUR ET SES FRERES. SON GRAND COUSIN, LE CINEASTE GEORGES MELIES.

I) LES BACH VENANT DE LORRAINE S'INSTALLENT A PARIS AU DEBUT DU 18^{ème} SIECLE

Le grand-père d'AB Jacques Bach.

Il est né en 1810 à METZERVISSE, 57 – Moselle. Tonnelier puis marchand, il décède en 1848 (donc à 38 ans) à Passy (75). On ne sait rien de son épouse Félicité Adélaïde MOREL (née où ? quand ? date et lieu de mariage ?) décédée avant 1870. Ils eurent au moins un enfant Frédéric Emile Bach (cf ci-après)

Nicolas Bach (le père de Jacques Bach) est laboureur à Volstrauff, Ametzeruisse (1778-1822). Son père Michel Laurent Bach (1749-1820) ; le père de Michel, Joachim Bach (1720-1776) enfin le père de Joachim, Jean (1680 ?-1756). Ce dernier épousa Elisabeth Frisch. Laissant supposer qu'au 17^{ème} siècle ils étaient en Lorraine ou en Alsace (cf ci-après).

Michel Bach épousa Marie Anne Paternoster (1754 ?-1820), ce nom très vaticaniste est curieux dans une région à influence protestante !?

Nicolas Bach prit pour femme Gertrude Scheltien (1786-1859) qui devint « propriétaire » après la mort de son mari.

Jacques Scheltien (1739-1820), le père de Gertrude, le père de Nicolas Bach, Nicolas (1700-1779), et enfin le père de ce Nicolas a aussi pour prénom Nicolas (1658 ?-1739) et épousa Marie Hardenstein (1666 ?-1750).

Jacques Scheltien se maria avec Gertrude Schmidt (1757-1810), son père Michel (1705-1794), son grand-père avec le même prénom, Michel Schmidt (1675 ?-1757) convola avec Suzanne Bach (1684 ?-1757).

Les noms des ancêtres paternels d'AB sonnent bien de l'est de la France, voir peut-être des communes de l'Allemagne dans les « mouvements de l'histoire » de cette région.

Dans le cadre d'une très violente polémique à la Rochelle (cf ci-après AB le journaliste), avec Georges Menon (Ouest Océan), qui s'appuyant sur son nom, affirmait qu'AB devait être allemand (et néonazi). Ce dernier a répondu dans « l'Echo Rochelais » que ses ancêtres paternels étaient alsaciens. Les limites des anciennes provinces françaises et des départements dans l'est de la France n'ayant pas changées entre la Lorraine et l'Alsace, nous devons penser soit que AB possédait des sources généalogiques datant d'avant le 18^{ème} siècle dont nous n'avons aucune trace à ce jour, soit plus probablement AB à la Rochelle pensait que c'était mieux d'affirmer avoir des ascendants alsaciens plutôt que lorrains ?

II) LES MELIES QUITTENT LE SUD DE LA France APRES 1850 POUR S'ETABLIR A PARIS.

Longtemps André Bach fut très attaché à sa mère, Rosa Marie MELIES. C'est pourquoi je commencerai « André Bach et ses femmes » par sa Maman (cf ci-après page 4). Indiquons déjà que « R. M. Meliès est née à Arles (département du Gard) le 1^{er} avril 1853, elle épouse F. E. Bach le 30 juillet 1874 à Paris 3^{ème}, est piqueuse de bottines (JP : sans doute après le décès de son mari en 1903) puis est employée au Théâtre Robert Houdin et est décédée en 1940 à Cachan (Val de Marne) ».

- Le grand-père et la grand-mère maternels d'AB viennent du sud : Françoise Lafond née en 1826 à Ales (30 – Gard) et décédée en 1913 à Paris et Jean Méliès né en 1819 à Larogues (09 - Ariège) et décédé en 1904 à Paris. Ils se sont mariés en 1847 à Ales (30).

- Jean Méliès était cordonnier, fils de François Méliès (1763-1841) et de Marie Fontquernie (1781-1819). Son épouse Alix Françoise Lafond, couturière était la fille de Joseph Lafond (1800- >1857) et de René Baptiste (1796-1858).

Les familles Méliès et Lafond ont leurs ascendants dans le Gard (30) (Brouzet, St Jean du Pin).

Le père de François Méliès, lui-même portant le prénom de François (+/- 1719-1793), est pareur de draps, né à Chalabre (30) de Françoise Duthil (1723-1802). Ce François s'est marié (religieusement) deux fois, d'abord avec Jeanne Roudière à Halabre (Aude) et la seconde fois avec Marie Fontquernie (1781-1819) à Ste-Colombe (11- Aude)

- A. F. Lafond a pour père Joseph Lafond, cultivateur, né à Brouzet (30). Il s'est marié en janvier 1823 à St Jean du Pin (30) avec Rose Bastide (1796-1857). Ce Joseph Lafond est le fils d'un autre Joseph Lafond (1751-1831) et de Marie Sirven (1772-1837). Rose Bastide, ménagère est la fille d'Etienne Bastide (1771-1830) et de Jeanne Pauce (1773-1842). Rose Bastide est née en 1796 à St Jean du Pin (30) et décédée en 1857.

- On retrouve la génération antérieure, Raymond Méliès (père de François) et son épouse Louise Carbonneau à Chalabre dans l'Aude. Idem pour les familles Duthil – Gran – Fontquernie (Antoine : brossier, ouvrier à la forge, décédé après 1819). Les Lafond ont bien pour origine le département (30 - Gard). (Prénom ?) Bedos épouse de Joseph (1721-1771), les noms Sirven - Bastide – Cabanne – Carbonneau (Carbonneau ?) viennent de St Jean du Pin ou de St Jean de Valérisde (30) au 17^{ème} siècle.

III) GEORGES MELIES, L'UN DES INVENTEURS DU CINEMA, ETAIT LE COUSIN GERMAIN DE ROSA MELIES, MERE D'ANDRE BACH. AB, JEUNE ACTEUR DANS LES FILMS DE MELIES. LA RENAISSANCE DE L'ŒUVRE DE GEORGES MELIES EN JANVIER 2021.

a) Du mariage de François Méliès et Marie Fontquernie sont nés trois enfants à Lavelavet (09) : Marion Méliès en 1813, Jean-Louis Stanislas Méliès en 1815, père de Georges Méliès et Jean Méliès en 1819, père de Rosa Marie Méliès. **Ainsi Rosa Méliès était la cousine germaine de Georges Méliès et André Bach, son petit cousin.**

Jean MELIES perd sa mère à l'âge de 2 mois (juillet 1819), son père François qui a déjà 51 ans, est veuf d'un 1^{er} mariage, ne se remaria pas et mourra en 1841 à Chalabre (Aude). Il semble que Jean ait suivi les traces de son frère aîné Jean-Louis puisqu'il choisit, lui aussi, d'être « compagnon cordonnier-bottier », et, à ce titre, de parcourir la France. On le retrouve à Alès (Gard) où, à 28 ans, il épouse le 18 août 1847, Alix, Françoise, LAFONT, couturière âgée de 21 ans, dont les parents Joseph LAFONT et Rose BASTIDE sont cultivateurs, d'abord à Alès, puis à Rousson (Gard).

Jean Méliès et Alix Françoise Lafond eurent quatre enfants, tous nés à Alès (30 - Gard) : Henriette née en 1848, Lélina en 1850, Rosa en 1853 et Ismaël en 1855.

Quand la famille décide-t-elle de se rendre à Paris ? Jean a-t-il voulu rejoindre son frère Jean-Louis dont les affaires sont très prospères ? Les informations recueillies sur l'acte de mariage de son fils Ismaël en 1899 donnent Jean et Alix rentiers à Paris.

Jean MELIES mourra le 12 avril 1904 et sera enterré dans le caveau familial à Montreuil (95 – Val d'Oise) où sa femme Alix le rejoindra le 15 juillet 1913 ; elle habitait alors Rue Fustel de Coulanges dans le 5^{ème} arrondissement à Paris.

Georges Méliès (source Wikipédia) : né à Paris en 1861, décédé à Paris en 1938. Co-inventeur du cinéma, réalisateur, auteur, illusionniste. Films notables : « L'affaire Dreyfus », « L'Homme-orchestre », « Le voyage dans la Lune » (*avec la participation d'André Bach en tant que figurant*), « Vingt Mille Lieues sous les mers ».

Voir aussi le site www.melies.eu/bio.html

b) André Bach utilisera le pseudonyme de « Jean Méliès », son grand-père, dans ses articles de L'Echo Rochelais (cf ci*après le sous-chapitre II « AB journaliste à L'Echo Rochelais » et dans le sous-chapitre III « AB rédacteur en chef de L'Indépendant des Pyrénées » dans le chapitre IV « AB journaliste », lire ci-après).

AB n'écrivit, à notre connaissance, qu'un seul article sur Georges Méliès. Dans cet article bien documenté, AB rappelle comment il joua de nombreuses fois dans les films de Georges Méliès qui duraient trois minutes environ. AB ne cache pas son empathie pour cet artiste, inventeur du cinéma. Cet article figure intégralement en Annexe n°2 à la fin de ce chapitre I.

c) Après avoir connu de grands succès et la « fortune » Georges Méliès fit faillite et s'occupa d'une petite boutique à la gare Montparnasse. Très en colère, il détruisit la plupart de ses films. On pensait que ceux-ci étaient définitivement perdus jusqu'à ce que, ces dernières années, grâce à la ténacité de passionnés de cinéma dont M. Langlois, l'un des artisans fondateurs de la Cinémathèque française, une partie de son œuvre a été retrouvée aux Etats-Unis. Ceci explique le « retour » de Méliès. **C'est pourquoi Flammarion vient d'éditer un ouvrage en 2021 « Méliès. La magie du cinéma », « On descend tous de Méliès » par Martin Scorsese, 384 pages et 500 illustrations sur la vie et l'œuvre de Georges Méliès, « de la naissance du cinéma à la postérité du maître des films à « trucs » ».**

Cet ouvrage est publié à l'occasion de l'ouverture à Paris du musée Méliès de la Cinémathèque française le **13 janvier 2021** (La Cinémathèque française, Musée Méliès, 51 rue de Bercy, Paris XII).

- A lire – Flammarion 2021 « La nuit magique de Monsieur Méliès » par Julien Tauber
- Le Monde du 9/01/2021, page 22 : « et Georges Méliès renaît des cendres de ses films ». Serge Bromberg et Eric Lange ont enquêté sur la reconstitution de l'œuvre du cinéaste qu'il avait entièrement détruite. Arte samedi 9.01.2021 »
- « Le mystère Méliès de <serge Bromberg et Eric Lange, fr.2000, 58 minutes »
- A regarder : La Fnac « Georges Méliès. Le premier Magicien du Cinéma (1896-1913) », 200 films, 15 heures de programme, 6 DVD

IV) LE MARIAGE DE FREDERIC BACH AVEC ROSA MARIE MELIES ET LEURS SIX ENFANTS

1) Le mariage entre Frédéric Emile Bach, né à Paris et de Rosa Marie Méliès née à Ales (Gard) a été prononcé le 30 juillet 1874 à la mairie du 3^{ème} (Paris).

Les témoins sont : Pierre Alexandre Pichon, employé, âgé de soixante ans habitant à Viroflay ; Ferdinand Lagarrigue, officier (illisible), professeur de sciences, âgé de 40 ans, vivant à Miromesnil, cousin ; Louis Stanislas Méliès, négociant, 58 ans, habitant boulevard St Martin, oncle de l'épouse ; Pierre Ange Marie Caiseguy (peu lisible), employé (puis document illisible).

Le très long contrat compte douze articles, compte tenu sans doute du contrat « traditionnel » pour l'époque. « Le futur époux apporte en mariage ... les habits, linge, bijoux, meubles et autres objets mobilier à son usage personnel d'une valeur de cinq cents francs ». « La future épouse apporte en mariage... les habits, linge, bijoux, meubles et autres biens mobilier à usage personnel d'une valeur de mille quatre cents francs ».

Communauté de biens. De très longs paragraphes évoquent en détail ce qui se passera en cas de décès.

Pour Christian Desplat (page 29 du livre « André Bach – Carnets de guerre »), « les parents d'André Bach avaient passé un contrat de mariage, ce qui laisse supposer une relative aisance ... du jeune couple (les parents d'André) ...

2) Du mariage de F. E. Bach et R. M. Méliès sont nés six enfants :

- Madeleine, née en 1875 au 25 rue de Lancry (Paris 10^{ème}), devenue religieuse sous le prénom de sœur Laurence, elle se retirera dans un couvent à Montfort-l'Amaury (78). Aucune trace de son décès.

- Henri Emile naîtra en 1877 à Paris (10^{ème}), 16 Av. Richerand. Il sera typographe. Il se marie en 1903 à Paris avec Marguerite Jeanne Vaché (1878-1967), couturière, fille de Jean Vaché et d'Adolphine Constance Loiseleur. Le couple aura trois enfants : René Henri né en 1907, Marcel Henri né en 1909 et Madeleine née en 1916.

- Emile René Marie, né en 1884 au 51 rue Denfert Rochereau à Paris 5^{ème}. Il se marie en 1909 à Paris 11^e avec Constance Louise Jaudy. Il n'y a pas d'enfants connus pour ce couple. Décédé le 22 février 1916 à l'âge de 31 ans des suites de blessures au « front » : il fait partie des soldats répertoriés comme « non morts pour la France » puisqu'il est mort des suites de la guerre, mais pas « Là-Haut » ... Cf ci-après au 3).

- André Jean Marie Bach, né en 1888 toujours au 51 rue de Denfert Rochereau à Paris. Décédé en 1945 à Boulay en Moselle (57220).

- Jean Louis Pierre, né en 1891 aussi au 51 rue Denfert Rochereau. A sa naissance son père Emile se déclare épicier. Jean (classe 1911) sera Sergent Major au 1490 Régiment d'Infanterie. Mort pour la France. Il décède le mercredi 18 novembre 1914 à l'âge de 23 ans à Leper (8900), nom français Ypres. « Tué par l'ennemi sur le site, « Mémoire des hommes » mort pour la France ». Et cf ci-après au 3).

- Raymond Jean Lucien voit le jour le 5 février 1894 au 51 rue Denfert Rochereau, décède le 9 février 1967 à Montrouge et cf ci-après le 3).

Il sera encadreur, ami du père de Jean-Paul Belmondo, peintre et sculpteur. La fille de Raymond, Denise Bach était très fière « d'avoir joué enfant avec Jean-Paul ». Il fut le seul membre des Bach à se rendre sur la première tombe d'AB en 1945 à Bouley. On lira au chapitre V les lettres adressées par Raymond Bach à sa belle-sœur Germaine et à Fernand Carlier, qui permettent de connaître **le véritable calvaire de la fin de vie d'André Bach en avril et mai 1945.**

Je l'ai rencontré deux fois dans les années 60 lors de mes passages à Paris pour aller en Angleterre apprendre l'anglais ... en vain !! J'aurai dû le faire parler d'André et l'enregistrer ...

3) Jean, décédé en 1915, Emile, décédé en 1916 et Raymond, disparu puis prisonnier, dans les Carnets de guerre (1914-1916) d'André Bach.

- **1914**

- 10 août à Paris « 6^{ème} jour vendredi. Je pense à mon Jeannot (1) (Jean). Les braves petits gars »

(1) : les trois prénoms des frères d'AB sont soulignés par nous

- 21 septembre, Jumigny : « Reçu la poignée de lettre. Jean, Sergent-major au 1^{er} Bat (bataillon). Mes petits gars comme je les aime »
 - 24 octobre, Rosny : « Il me semble que Petit Raymond sera moins en péril et la grande silhouette de mon Jean me montre la route. Je ne sais où nous allons, Alsace ou Belgique ?
 - 31 décembre (Cassel) : « Je pense beaucoup à mon pauvre Jean. »
- AB ne sait pas encore que Jean est mort le 18 novembre 1914, cf ci-après.*

- 1915

- 18 janvier. Cauderque / Quaëdyre : « En ce jour du 18 qui sera toujours pour moi un jour de deuil. Je pense longuement à mon brave Jean tombé le 18 novembre.
- 6 février : « 8h soir dans ma cabane des dunes (en Belgique). Il pleut fort. On est bien ici. Je fume des pipes en pensant à mon petit Raymond, à maman. Combien l'on sent ce que ces êtres nous sont chers en de tel moment.
- 21 février. Dunes d'Oostduike : « Au repos. Beau temps. Je reçois une lettre de maman. Raymond disparu. J'éprouve une angoisse profonde. Il faut toute mon énergie pour continuer le courant. Pourvu que le petit soit prisonnier », cf ci-après le 14 mars.
- 14 mars. En Belgique : « Dans la bagarre le 12 j'ai un homme de la Cie (compagnie) qui a été pulvérisée et on ne s'est aperçu de son absence qu'après. On n'a rien pu retrouver de lui (souligné par AB).
14/3 minuit. Joie Raymond est prisonnier. Comme je le connais je sais qu'il passera au travers de tout. »

On comprend que dans ces « circonstances » AB est joyeux que son petit Raymond soit prisonnier... et optimiste pour lui.

- 1916

- 16 février : « Calme ennuyant, 2 salves de 77. On souhaite presque un peu de remue-ménage.
Lettre de maman : Emile très malade, affaire de jours ! (1) Je ne me rendais pas compte de cette gravité. Me reproche cela. La perte et le chagrin de maman me font mal. Un de mes sergents qui vient de perdre un petit garçon disait : « Tant que la nation est en péril, nous n'avons pas le droit de pleurer » (2). Je crois fortement cela. Il faut continuer la tâche (2), mais ma pauvre maman. »
(1) : En effet Emile décède le 22 février des suites de ses blessures au « front ».
(2) : Un siècle après, on a du mal à comprendre ce que pensait une majorité de soldats pendant cette guerre
- 31 juin, Vaubecourt (Verdun) : « Je crois que nous serons demain vers la côte 304. Midi : venons de recevoir nos instructions. Ce n'est pas la petite guerre et il faut bander nos énergies maintenant. Je pense longuement à tous les miens et à notre pauvre Jean. Néanmoins je suis très calme. Je couche dans un tonneau. »

L'ainé Henri né en 1875 avait 39 ans en 1914 et n'était plus mobilisable.

B) LES QUATRE FEMMES D'ANDRE BACH ET SES DEUX FILLES

Comme la plupart des hommes de cette époque, André s'est peu exprimé, notamment dans ses écrits, sur ses sentiments et relations avec les femmes qui ont compté dans sa vie, y compris sur ses deux épouses, Alice, née Silet puis Germaine née Hubert et ses deux filles, la première « biologique » Odette, non reconnue, d'une mère « inconnue », la seconde Jeanne Hubert, puis Bach, puis Carlier. La mère d'Odette restera inconnue dans la mémoire et les archives familiales. Pour sa mère Rosa Méliès/Bach et sa belle-mère Clarisse née Fouque/Hubert AB leur témoigna des sentiments affectueux.

1) Rosa, la maman de cinq enfants

a) Rosa, mère de cinq enfants, devait probablement « faire la discipline » quand on sait qu'André, sans doute un peu « turbulent » déjà enfant, rentré de ses activités sportives avec des habits « malmenés ».

Quand son mari mourut en 1903, sa fille aînée Madeleine avait 28 ans (était-elle déjà religieuse ?), et ses quatre fils Henri 26 ans, Emile 19 ans, André 15 ans, Jean 12 ans, Raymond 9 ans.

On peut facilement imaginer une famille qui entoure leur mère devenue veuve. Ce qui est certain, c'est qu'elle vit dans une situation matérielle difficile. D'ailleurs André, depuis 2 ou 3 ans, était employé « saute-ruisseau » dans Paris, rêvant d'exploits sportifs (course à pied – cf ci-après le chapitre III « AB le sportif »).

Pendant ses années en Algérie et au Maroc (1911-1912), puis dans ses carnets de guerre, cf ci-après au b), André se montre très proche de sa mère. Il lui envoie probablement de nombreuses cartes postales. Il lui témoigne son émotion au décès de ses frères Jean et Emile.

b) Dans les archives familiales nous avons trouvé six **cartes postales** : cinq sont adressées à « Mme Vve Bach, 297 rue St Jacques, Paris » (1). AB les a écrites pendant son service militaire en Algérie et au Maroc (1911-1912), cf ci-après le chapitre II « AB le soldat/zouave » :

(1) : les dates du tampon de la Poste sont peu lisibles

- « C'est du 343 au jus et la classe. Je t'écirai plus longuement pour le bateau de sucrerie. En attendant de vos nouvelles je vous embrasse tous. Bons baisers de ton petit garçon (1). Caporal 2^{ème} Cie (compagnie). Philippeville »

(1) : souligné par nous

Au recto de la carte une photo de Zouave avec son pantalon bien typique, un fusil avec une longue baïonnette. Imprimé : « Scènes et types – Zouave en faction »

- « Bien reçu ta lettre et « The London ». Bon baiser de ton « chacal » (1). André Bach Sergent au 3^{ème} Zouave 2^{ème} Cie ». Philippeville (nouvelle adresse)

(1) : Nom que se donnaient les Zouaves.

[Au recto, imprimé « Philippeville. Vue générale du port et de la base de Stora »]

- « Philippeville le 15/8. Ma chère maman. Je t'écis peu longuement aujourd'hui car j'ai peu de choses à dire. Toujours en bonne santé. Nos bleus (1) sont enfin arrivés. J'ai retrouvé un ancien camarade d'école. »

(1) : les nouveaux arrivants

[Recto : Photo. Imprimé « Algérie. Photo d'une Palmeraie »]

- Tampon de la Poste « 11-14-12 » (1912)
« Bien reçu ta dernière lettre. Nous sommes partis hier avec la pluie et maintenant occupés à nous installer. Après repos je t'écrirai plus longuement par le courrier de jeudi. En très bonne santé. Grosses bises à tous. »
Recto : photo. Imprimé « Philippeville. Vue sur la ville et l'Hospice des vieillards »

[AB avait dû faire un petit stock de cartes postales d'Algérie (Philippeville) avant de partir au Maroc]

- **La cinquième carte postale concerne sa fille « biologique » Odette** (cf ci-après le 2) b).
- La sixième, toujours adressée à Mme Vve Bach au 17 rue Pierre Nicole, Paris Vème, domicile des Bach avant le départ d'André en Algérie :

« Ma petite maman,

Je suis bien arrivé. Henri (1) a dû te dire les bonnes parties de bicyclette que nous avons faites mercredi. Tout le monde va bien et te souhaite le bonjour.

Aujourd'hui nous partons en villégiature dans la forêt de Rambouillet. Je t'embrasse. Jean (2)

Maman je me porte bien et je pense que tu es comme moi. Je t'embrasse. Raymond (3) »

(1) : Aîné des garçons

(2) : Avant-dernier des garçons

(3) : Dernier de la fratrie Bach

c) « Maman » Rosa dans les Carnets de guerre de son fils André

Le 10 août 1914 dans Paris, André Bach écrit dans les premières pages de son premier carnet : « 6^{ème} jour, vendredi : depuis lundi ça s'organise. Ça va bien avec les poilus que nous avons ... vivement que les troupes arrivent d'Algérie pour que nous démarrions ... Reçu un mot de maman (souligné par nous) ... Les nouvelles sont bonnes. C'est la guerre et tout le monde va sus aux barbares (les Allemands). Un miracle, « la confiance inébranlable en la victoire suprême qui est chez tout le monde » »

Cet état d'esprit correspond à celui de la quasi-totalité des poilus.

Le 8 septembre (au nord de Provins) « Hier dormi jusqu'à 4 h au soleil. Ensuite en avant avec joie surtout que les nouvelles sont bonnes. Reculade des Allemands... Ils ont reculé terriblement et ma confiance se justifie... Bu un bon jus sucré ce matin. Reçu des lettres de maman, Louise et Jeanne Boutet (deux cousines). Que d'encouragements »

Le 19/9 (1914) 11h50 entre Porsy, Jumigny, Ailles (Aisne)... notre mission semble être de contenir simplement l'ennemi... Nous ne faisons rien, rien, rien.... La pluie tombe sans arrêt... C'est un supplice de marcher... la nuit dernière a été un affreux cauchemar pour moi car en revenant de la distribution je me suis égaré et divagué 3 heures à la recherche de ma tranchée... Reçu une carte de maman... Vieilles nouvelles combien réconfortantes »

Par la suite AB ne notera plus l'arrivée des lettres/cartes de sa maman, sauf le 16 février 1916 quand elle lui annonce le décès d'Emile, frère d'André (cf ci-dessus).

d) Après la guerre on ne trouve aucun écrit d'AB sur sa mère Rosa, ni dans son livre « Là-Haut » (cf le chapitre II ci-après), ni dans ses articles de journaliste (cf ci-après le chapitre IV). Il est vrai qu'il en va de même sur son père, sa sœur et ses quatre frères.

Rosa va terminer sans doute pauvrement sa vie comme ouvreuse dans le théâtre Houdin dont le propriétaire/directeur avait été Georges Méliès, son cousin.

AB n'était pas à l'enterrement de sa mère décédée à 87 ans le 20 septembre 1940 à Cachan. Il était les 21, 22, 24, 26, 28 septembre 1940 sur son vélo : Nay, Lescar, Morlanne et trois jours « Biron-Orthez et retour » (cf ci-après au chapitre V « AB le Résistant »).

Rosa, fille du sud, avait peut-être un tempérament méditerranéen. Sa belle-fille, Germaine, très vive, montrait un caractère parfois bien trempé. Alors ... André, le polyglotte, de 1918 (naissance de Jeanne, sa fille) à 1933 (départ à la Rochelle) a dû peut-être apprendre deux nouvelles « langues » : celle de la diplomatie et celle de la patience.

2) Odette, la fille d'AB, non reconnue, d'une mère « inconnue ». Longtemps un secret de famille.

a) Autour de ses 18 ou 19 ans, avant de partir faire son service militaire (Algérie, Maroc – cf ci-après dans le chapitre II « André Bach le zouave / le soldat ») André Bach a conçu une fille, on dirait aujourd'hui « naturelle » ou « biologique », avec une mère dont on ne sait rien. On ne sait pas grand-chose non plus de cette fille. Les recherches généalogiques sont sans résultat car cette fille a dû être déclarée au nom de sa mère dont on ne connaît pas le nom.

Ce « secret de famille » m'a été délivré, ainsi qu'à mon frère Bernard, quand séjournant à Pau Denise Bach, fille de Raymond (donc cousine germaine de Jeanne notre mère), apprenant que j'allais en Angleterre (en 1962), me dit « tu vas voir la demi-sœur de ta mère ... ? » Quand Denise Bach voit l'étonnement de Bernard (aîné de la fratrie Carlier) et de moi, elle parle d'autres choses. Après son départ de Pau, nous interrogeons notre mère qui nous répond très clairement. En effet son père a eu une fille, la demi-sœur de Jeanne, qu'elle n'a jamais connue et dont elle sait seulement qu'elle vivait en Angleterre et s'y était mariée. Jeanne nous raconte comment par hasard à la Rochelle elle a découvert que son père avait eu cette fille. Elle s'était trompée de sac de sport et avait ouvert celui de son père ... et y découvrit à l'intérieur une lettre à sa fille. Elle mit plusieurs mois avant d'en parler à son père qui lui dit la réalité et que ses voyages en Angleterre n'étaient pas uniquement à but professionnel (reportages) ou linguistique, pour entretenir son anglophilie et ses relations avec ses collègues journalistes judiciaires anglais (cf ci-après « AB journaliste à *L'Echo Rochelais* » dans le chapitre IV). Cette fille a été gardée quelques temps par Rosa, sa grand-mère, quand André était au Maroc (lire ci-dessous au b).

Avec Bernard nous avons très vite oublié cette « demi-tante » anglaise. Nos frères et sœurs ont appris son existence plus tard.

b) Une carte postale : « Melle Odette chez Mme Bach Paris »

De la même écriture que les quatre autres cartes postales venant d'Algérie et du Maroc, cf ci-dessus au 1) b), une **cinquième** a particulièrement attiré notre curiosité, celle où figure au recto une photo avec « 24 Philippeville – Embarquement des moutons ». Adresse : « Melle Odette chez Mme Bach- Paris », avec une phrase manuscrite « regarde les petits moutons qui vont en France. Es-tu sage ? Bon baiser du vieux père. « Marocain » ». Cette « Odette » est sa fille, née en Angleterre (1). Pourquoi « vieux »(2) et signé « Marocain » ?, d'une carte de Philippeville en Algérie comme les quatre autres.

(1) : cf ci-dessus

(2) : AB a 24 ans. Odette, probablement conçue probablement en Angleterre, a entre 3 et 6 ans

Cette carte donne l'occasion de dire un mot sur l'album dans lequel nous l'avons trouvée. De nombreuses cartes postales furent conservées dans un volumineux album. Nous ne savons pas qui et quand cet album a été réalisé (par AB après 1918 ?). On y trouve de nombreuses cartes postales de plusieurs régions françaises, mais sans destinataire, sans texte et donc non datées, avec quelques exceptions de cartes envoyées d'Angleterre, Portugal, Espagne et Afrique du Nord. Une caractéristique de cet album mérite attention. Dans plusieurs pages il y a « un trou » : il manque une ou plusieurs cartes. Certaines d'entre elles pouvaient-elles donner des indications sur sa vie avant août 1914 : sa fille et sa mère « biologique » et/ou sur sa première épouse ? (cf ci-après). Dans ce cas Germaine (deuxième épouse d'AB), après 1945, aurait fait un travail de « censure » en enlevant quelques cartes pour ainsi effacer toute trace des trois premières femmes d'André, sa mère, une première fille, sa première épouse. Sauf que Germaine a oublié de retirer la carte postale d'AB adressée à « Odette ».

3) Alice Silet, la première femme d'AB épousée en 1913. Le divorce est prononcé en 1920. La fille d'Alice Silet, Denise, née en 1918 va être adoptée par le cinéaste Charles Pathé (probablement son père biologique) et devenir l'épouse d'un futur PDG de Renault !!

Notre grand-père n'a pas eu de chance.

André Bach se marie le 1^{er} juillet 1913 à Paris 5^{ème} avec Alice Anna Silet (1890-1974), secrétaire dactylographe, fille d'Emile Eugène Silet et d'Amélie Eugénie Bullo. André se déclare traducteur et habite avec sa mère au 3 rue Fustel de Coulanges, Paris 5^{ème}. La mariée habite avec sa mère libraire au 58 rue Denfert Rochereau, c'est-à-dire dans la même rue que la famille Bach quelques années auparavant. Ce mariage a-t-il été « organisé » entre deux voyages lointains d'AB ? Peut-être est-ce un amour de jeunesse ? bien qu'André ait 25 ans et Alice 23. Un contrat de mariage aurait été établi. Les témoins sont Pierre Ange Tanguy, 68 ans et M. Beauchamps habitant à Taverny (Seine et Oise), oncle de la mariée. Leur divorce est prononcé le 30 avril 1920.

André part au front en août 1914, donc un an après son mariage. A-t-il écrit des lettres à son épouse en 1914-15 ? Peut-être, mais nous n'en avons aucune trace. Remarquons que même au début de ses carnets en 1914, le zouave ne mentionne pas son épouse.

Quand André a-t-il appris son infortune conjugale ? Ma mère m'a plusieurs fois raconté que très vite son père a su que son épouse était devenue la maîtresse de l'éditeur Nathan dont elle était la secrétaire. Nos recherches en 2012 et 2013 pour faire le livre édité en octobre 2013 donnent une information très différente, l'amant est Charles Pathé, ainsi qu'une suite très inattendue sur Alice Silet et de sa fille Denise car jamais notre mère et a fortiori notre grand-mère ne nous en avaient parlé.

Nous reproduisons ci-après un email du 13 février 2013 de Françoise Bach (petite-fille d'Henri Bach, le frère aîné d'André) envoyé à Elisabeth et Jean-Pierre Carlier :

« Voici ce que j'ai pu glaner ces derniers jours sur ce curieux épisode de la vie d'André BACH et de sa première femme Silet Alice qu'il épouse le 1^{er} juillet 1913 à Paris dans le 5^{ème}, AB est traducteur, Alice Silet est secrétaire dactylographe. Ils divorceront en 1920. Puis AB épousera votre grand-mère Germaine HUBERT (en 1920).

Certitude absolue puisque confirmée par la responsable du cimetière : Alice SILET décédée en février 1974 est enterrée dans le caveau familial de la famille PATHE situé dans l'ancien cimetière de Vincennes 7^{ème} division. Maintenant l'histoire de ce curieux Charles, Morand PATHE, fondateur avec son frère Emile des « bien connus » cinémas PATHE et autres sociétés. Il est né le 25/10/1863 à Chevry-Cossigny (77) de parents bouchers venus

d'Altkirch (68). Après une jeunesse tumultueuse pendant laquelle il refuse l'idée de devenir boucher il part en Angleterre et rencontre un certain nombre de gens liés au cinématographe dont Edison et Méliès. Pour la vie professionnelle voir toutes les biographies parues sur internet. Il est tout de même responsable de la ruine de Georges Méliès.

Il épouse le 18/10/1893 à Paris 12° Marie FOY née le 14/7/1872 à Paris 14°. Tout le monde (même Marie et ses parents habite au 100 cours de Vincennes Paris 12°. Marie est une « sainte femme » mais elle ne peut avoir d'enfants. Alors Charles Morand « papillonne » un peu. Entre 1898 et 1922 on lui prête 4 enfants : Marie-Blanche, Pierre, Denise et Odile-Charlotte qu'il ne peut reconnaître puisqu'il est marié et que la législation en vigueur le lui interdit mais qu'il adoptera et élèvera avec beaucoup de soin !

Pendant son voyage aux USA en 1914 avec sa femme il adopte, dans un orphelinat, Maud RIZZO née en 1906 de parents siciliens. Cette Maud épousera le 23/10/1923 à Roissy en Brie (77) Roger PATHE, fils de Théophile PATHE, lui-même frère de Charles Morand PATHE !! Charles Morand PATHE avait acheté le Château de Roissy en Brie en 1913.

Le 23/12/1923 Marie FOY décède brutalement à Nice.

Cela permet à Charles Morand Pathé d'épouser le 1/12/1927 à Bourg-la-Reine (92) POUEYDEBAT Antoinette et de légitimer Pierre Emile PATHE né de leur liaison en 1910.

Revenons aux enfants adultérins. Marie-Blanche serait d'une certaine Charderon (aucune précision). Odile sera appelée Odile BOULOCHÉ et écrira avec sa sœur Denise. Denise a un super destin ! Elle s'appelle Denise SILET-PATHE quand elle signe un certain nombre d'ouvrages avec sa sœur Odile. Mais surtout elle épouse le 15/3/1952 Bernard VERNIER-PALLIEZ né le 2/3/1918 (voir biographie sur internet), PDG des Usines Renault entre 1975 et 1981. Ambassadeur de France aux USA entre 1982 et 1984. Ils ont eu 4 enfants : Martine, Claudine, Richard et Flore. Il est DCD le 12/12/1999.

Claudine VERNIER-PALLIEZ très connue pour ses écrits sur le bouddhisme et grâce à sa rencontre avec le Dalaï-Lama. Elle était la femme de l'écrivain Bernard FRANK (Les Rats) avec qui elle a eu 2 enfants Jeanne et Joséphine. Ce dernier est DCD en 2006 après avoir eu des relations tumultueuses avec Françoise SAGAN !

Ah ! J'oubliais ! Emile PATHE (frère de Charles, Morand Pathé) et son associé est DCD à Pau en 1977 (encore Pau !) Charles Morand DCD le 25/12/1957 à Monaco et Antoinette POUEYDEBAT. DCD le 20/12/1974 à Bourg-la-Reine, elle est dans le caveau des PATHE à Vincennes ».

En 1918 Alice Bach Silet est toujours officiellement mariée à André Bach. « Par quel cheminement personnel Alice Silet met-elle au monde le 30/8/1918 à Monaco une fille Denise dont Charles Pathé se reconnaît comme père et qu'il adopte ? », Françoise Bach le 22/02/2013.

Postérieurement à cet email, plusieurs tentatives de contact avec des descendants de Denise Silet-Pathé sont restées sans réponse.

Le 10/12/1918, au Perreux, au domicile de ses parents, Germaine Hubert donne naissance à sa fille Jeanne Hubert. André Bach légitimera Jeanne après son divorce d'avec sa première épouse et après son mariage avec Germaine Hubert le 19/11/1920. Jeanne HUBERT devient Jeanne BACH ».

Remarquons les deux dates :

- Le 30 août 1918, naissance de Denise Silet, fille d'Alice Bach/Silet, toujours officiellement épouse d'André Bach
- Le 10 décembre 1918, naissance de Jeanne, fille de Germaine Hubert, compagne d'André Bach

Bien que Charles Pathé reconnaissât Denise Silet, Pathé était-il son père « biologique » ? Probablement. Dès 1917 André Bach connaissait Germaine Hubert. Il va être le père « officiel » de Jeanne, née 4 mois après Denise Silet.

De ces éléments on peut donc en conclure que Denise Silet ne pouvait pas être une fille d'André Bach, bien qu'au vu des dates, lieux et « circonstances », AB a dû en connaître l'existence de cette Denise Silet, mais ne l'a sans doute jamais rencontrée.

4) Les ascendants de Germaine Hubert, deuxième épouse d'André Bach

Les recherches généalogiques donnent les résultats suivants :

- **Germaine Elise HUBERT**, sténodactylo en 1920 (profession inscrite au moment de son mariage), fille d'Arthur Eugène Julien HUBERT né en 1847 (à ??), décédé le ? à ? et de Clarisse Marie FOUQUE née en 1853 à Belleville, Seine et décédée le 27 janvier 1940 à Pau.
Germaine Elise HUBERT est née à Paris 20^{ème} en 1889 et décédée à Serres-Castet (Pyrénées Atlantiques) en 1977 à 89 ans.
- Arthur Eugène HUBERT, charron, fils de Jean et de Joséphine Anne EMERY, est né à Paris le 11/6/1847 et décédé avant 1920. Il s'est marié en 1870 à Paris 20^{ème} avec Clarisse Marie Fouque.
- Clarisse Marie FOUQUE, mercière, habite Le Perreux en 1920. Fille de Pierre Fouque né en 1828 (à ?) et de Marie Anne AUBRION née à Belleville (Seine) en 1853. Elle est décédée à Pau le 27 janvier 1940.
- Jean HUBERT, serrurier en voiture, décédé après 1870. Il s'est uni avec Joséphine Anne EMERY (en ? à ?), couturière, née vers 1818 et décédée après 1870.
- Pierre FOUQUE, porteur aux pompes funèbres, fils de Guillaume (cf ci-après) et Marie Anne GERMAIN. Il est né à Paris en 1828 et décédé après 1900. Il s'est marié en 1851 à Belleville avec Marie Anne AUBRION (1831-1887). Cette dernière, enfant naturelle, journalière, brosière, blanchisseuse, fille de Catherine AUBRION (née le ? à ?, décédée en 1886). Marie Anne Aubrion est née à Filliers (Meurthe et Moselle) en 1831 et décédée à Paris 19^{ème} en 1887.

Ainsi les familles HUBERT et FOUQUE étaient parisiennes dès le début du 18^{ème} siècle. Seule la grand-mère de Germaine, Marie Anne Aubrion, venait de Lorraine. Les ascendants de Germaine Hubert, vivant dans la région parisienne, étaient de conditions modestes.

Du début du 17^{ème} siècle au début du 18^{ème}, la famille Fouque habite Andresy (code postal actuel 78570).

- Jean Baptiste (1723-1792), cultivateur, vigneron, marguiller
- Son fils Guillaume (1785-1815), vigneron, cultivateur, jardinier.
- Son fils Louis est resté aussi à Andresy
- Guillaume, le fils de Louis est bien né à Andresy en 1814 et va à Paris 11^{ème} en 1881 où il était fabricant de limes.

5) Germaine Hubert, la deuxième épouse d'André Bach. L'amoureuse d'André Bach dès 1917. La mère de Jeanne née fin 1918. Ses sœurs et son frère. « Mon gouvernement » d'après André, son mari.

a) Notre grand-mère ne nous a rien exprimé sur sa vie avec André Bach avant son mariage officiel en 1920, ni dans quelles circonstances ils se sont connus, ni sur le fait que son futur époux avait été déjà marié et avait eu une fille, non reconnue officiellement, vivant en Angleterre.

Cependant, avant de concevoir Jeanne en mars 1918, nous avons un témoignage écrit d'avril 1917 de l'amour de Germaine pour André à la fin du 7^{ème} carnet manuscrit d'AB, page 215 du livre « André Bach – Carnets de guerre », Edition Cairn 2013.

Voici le texte intégral manuscrit de Germaine :

« Et Maine (1) le rouvrira (2) :

Avec beaucoup d'émotion et un peu d'orgueil.

Elle le rouvrira (1) pour en écrire la dernière page qui si elle ne contient aucun fait d'armes à ajouter à ceux si glorieux de son aimé sera du moins imprégné du parfum de sa tendresse.

Tu m'aimes André et j'en suis heureuse et fière parce que tu es bien l'homme que j'avais soupçonné.

Heureuse parce que je t'aime, heureuse de ta tendresse dont je me sens grisée, heureuse de me sentir si aimée.

Tu es sûr de l'avenir.

Tu as raison car je suis sûre, moi, de la tendresse que je t'ai donnée et qui ne se démentira jamais et laisse-moi te dira sans aucune modestie que je suis certaine de ne jamais te désillusionner.

Et j'aime que le carnet de mon André le brave se termine par le commencement de notre amour, de notre immense bonheur.

9 avril (3) Maine (4) »

TOUT EST ECRIT

(1) ; Maine = Germaine Hubert, amante d'André Bach en 1917

(2) : Germaine ouvre à nouveau le 7^{ème} carnet de son amant André Bach

(3) : 9 avril 1917, à noter qu'AB termine son 7^{ème} carnet le « 30 décembre 1916 à Paris », page 214 du livre « André Bach – Carnets de guerre » et ci-après dans le chapitre II « André Bach, le soldat/zouave » au D) 5) f)

(4) : (208) Note de Christian Desplat, page 295 dans le livre « André Bach – Carnets de guerre » :

« « Maine », Germaine, Elise Hubert, née à Paris en 1889, fut la seconde épouse d'A. Bach. Sa famille se souvient d'une femme au caractère exceptionnel (souligné par nous). Leur mariage ne fut célébré, à Paris dans le 14^{ème}, que le 16 novembre 1920 »

b) Germaine donne naissance à sa fille Jeanne le 10 décembre 1918 au domicile de sa mère Clarisse Hubert (1) à Paris. Nous ne savons pas quand André Bach a rejoint Le Perreux-sur-Marne (près de Paris) pour vivre avec Germaine et Jeanne.

Les trois vivent au Perreux au début des années 1920 jusqu'à leur départ pour Lyon en juillet 1928 (cf les Carnets de vélo d'AB au chapitre III).

(1) : Clarisse Hubert, née Fouque, cf ci-après au 6)

Germaine s'exprime de manière très maternelle à la naissance de sa fille Jeanne dans son « carnet de jeune maman ».

Les relations mère-fille Germaine / Jeanne ont dû connaître les évolutions « classiques » au cours de leur longue vie commune. Quelque temps après être devenue veuve, Germaine vécut avec les Carlier, leurs six enfants au 44 rue Mal Joffre à Pau, puis dans sa grande vieillesse à Serres-Castet avec nos parents et notre autre grand-mère Yvonne Blin/Carlier.

c) Germaine Hubert / Bach, une femme à forte personnalité

Les photos de Germaine montre une jeune et belle femme, et « sportive » m'a-t-elle dit, ayant fait du tandem avec André jusqu'en 1927 (cf ci-après le chapitre III « AB le sportif »).

Pourquoi Germaine Hubert / Bach passe-t-elle son permis de conduire, délivré par la Préfecture de Police le 29 décembre 1926, juste avant d'abandonner la pratique « intensive » du tandem avec André ? Nous n'avons jamais entendu dire que Germaine avait conduit une voiture.

Nous retrouverons Germaine Hubert / Bach au titre de chroniqueuse culturelle dans l'Echos Rochelais et l'Indépendant des Pyrénées, cf ci-après le chapitre IV « AB journaliste ».

Nous consacrerons plusieurs pages ci-après à la fin du chapitre V « AB le Résistant » sur le « dernier combat » de Germaine après le décès de son époux en 1945 pour faire reconnaître André Bach au titre de Résistant.

d) Les parents de Germaine, Arthur Eugène Julien HUBERT (1847- ??) et Clarisse Marie FOUQUE (1853-1940) donnèrent naissance à :

- Jeanne Marie, née en 1871
- Maurice Eugène, né en 1873
- Ernestine Victorine née en 1878
- **Germaine Elise née en 1889**

Notre grand-mère est donc la dernière de quatre enfants, née onze ans après sa sœur Ernestine. Son père avait 42 ans, sa mère 36 à sa naissance.

Notre grand-mère ne nous ayant jamais parlé de ses sœurs ni de son frère et notre mère de ses tantes et de son oncle. Ainsi nous avons toujours pensé que Germaine était fille unique, avant les résultats des recherches généalogiques

Sa sœur aînée, Jeanne Hubert Fouque avait 18 ans à la naissance de sa sœur Germaine. En 1918 quand Jeanne Hubert Bach est née, ses tantes avaient 40 et 47 ans, son oncle 45 ans. Quand Jeanne quitte Paris à 15 ans pour La Rochelle en 1933, ses tantes ont 55 et 62 ans, son oncle 60 ans.

Germaine était-elle fâchée avec ses sœurs et son frère ? ... On doit noter que c'est Germaine qui a gardé sa mère sans doute sans ressources jusqu'à la fin de sa vie en 1941 à Serres-Castet (64).

e) Après le décès de Germaine Bach en 1977, un ami d'André Bach P.J. Broally (chirurgien-dentiste, cyclotouriste) écrit une lettre à Jeanne et Fernand, avec un « PS » : « Un petit détail amusant tout de même : quand l'ami A. Bach parlait de son épouse (Germaine), il disait toujours « Mon Gouvernement » ».

Avant ce « PS », P. J. Broally n'a pas oublié André Bach : « ... En effet Mme Bach fut ma cliente. Quant à André Bach, ami cyclotouriste, ami de Louis Anglade, Louis Pucheu, il nous apporta un précieux concours pour faire passer à de nombreux amis la fameuse ligne de démarcation aux temps troubles de l'occupation. J'ai pu aussi juger du courage imperturbable de l'admirable Français, combattant que fût André Bach. Comme vous, je pleure mon cousin germain Edmond Dubout qui, comme André Bach, ne sont pas revenus des fameux camps de concentration. Ainsi va la vie... »

Cette lettre de P. J. Broally date de **1977**. André Bach est décédé depuis **32 ans**. P. J. Broally se souvient de « l'ami Bach », le cyclo-touriste avec Anglade, cf ci-après le chapitre III « AB, passionné de vélo » et le passeur de lettres de la ligne de démarcation (Orthez), cf ci-après le chapitre V « André Bach le Résistant » au sous-chapitre I.

En 1977, le Résistant/Déporté, au-delà de quelques rares personnes toujours vivantes, était oublié (cf ci-après) au sous-chapitre VI du chapitre V. En revanche, les « cyclos » ne l'ont jamais oublié. Ils lui témoignent encore aujourd'hui une fidélité, notamment en organisant fin août une « journée André Bach » en se rendant devant sa stèle au col d'Aubisque (cf ci-après le chapitre III « AB le sportif, passionné de vélo, l'Aubisque son col préféré »).

Cette lettre dans son « PS » rapporte, on peut le croire, très fidèlement ce que André Bach disait de son épouse, quand il s'exprimait devant un ami : « Quand André Bach parlait de son épouse (Germaine), il disait toujours « mon gouvernement ». Le ton d'AB devait être celui correspondant à sa nature, gentillesse avec un ton d'humour. AB connaissait le caractère « bien trempé » de son épouse, qui devait être à la maison le « Chef du gouvernement domestique ». Au journal *L'Indépendant des Pyrénées*, le rédacteur en chef est AB. Quand pendant une quinzaine d'années AB parcourt les routes françaises de plaines comme de montagne, il est presque toujours tout seul. Il ne fait plus de tandem avec son épouse depuis le trajet Paris – Oloron en 1927, cf ci-après le chapitre III. Sur son vélo AB est libre de choisir ses trajets, de rencontrer ses amis, etc...C'est lors de l'été 1940 qu'à son activité de cycliste, s'ajoutera une autre motivation : son engagement dans la Résistance, cf ci-après le chapitre V au sous-chapitre I.

Sur son vélo AB pensait probablement à son épouse Germaine, mais sans être son « gouvernement ».

6) Clarisse Marie FOUQUE (épouse Hubert), la belle-mère d'André Bach, la mère de Germaine Hubert Bach

On ne connaît presque rien de la vie de la mère de Germaine. Elle fut sans doute très présente auprès des Bach. Si Germaine et André ont pu partir faire du tandem dans les années 1920, c'est sans doute parce qu'elle s'occupait de sa petite-fille Jeanne. A-t-elle suivi les Bach à Lyon et à La Rochelle ? Agée, probablement sans beaucoup de ressources, elle s'est « dévouée » aux Bach. Avait-elle été « oubliée » matériellement par ses trois premiers enfants ?

La copie intégrale de l'acte de décès de la Mairie de Pau du 27 août 2017 nous confirme que « Clarisse Marie Fouque, née à Belleville le 20 février 1853, sans profession, fille de Pierre Fouque et de Marie Anne Aubrion, veuve de Arthur, Eugène, Julien Hubert » est morte à Pau le 27 janvier 1940.

Dans un exemplaire du livre « Là-Haut', avec une très belle reliure, on lit une dédicace d'A. Bach : « A la bonne grand-mère Hubert, avec toute mon affection. Janvier 1933. André Bach ». Nous n'avons pas trouvé un exemplaire « Là-Haut » dédicacé à Rosa Bach dans les archives familiales.

Clarisse Marie Hubert, après le transfert du caveau de famille de Pau, repose dans le cimetière de Serres-Castet (64) auprès de sa fille Germaine, son gendre André, et de nos parents (Jeanne et Fernand).

7) Jeanne Denise, la fille de Germaine Hubert et d'André Bach

a) Naissance de Jeanne Hubert qui deviendra Jeanne Bach, puis Jeanne épouse Carlier

« Copie certifiée conforme n° 134 Hubert (barré) Bach Jeanne Denise à l'acte original. Suivent les signatures. Le Perreux / Seine et Marne le 7 janvier 2013 » :

« Le dix Décembre mil neuf cent dix huit, une heure et demie du matin est née au domicile de sa mère : Jeanne Denise, du sexe féminin, de Germaine Elise Hubert, vingt neuf ans, employée de commerce domiciliée 18 Villa du Trocadéro. Dressé le dix Décembre mil neuf cent dix huit trois heures du soir, sur présentation de l'enfant et déclaration faite par ; Clarisse Fouque, veuve Hubert, soixante six ans, sans profession, 18 Villa du Trocadéro qui a assisté à l'accouchement, en présence de Alfred Rollet graveur et de Jeanne Hubert, femme Prévost, sans profession, tous deux 3 rue Camille à Fontenay-sous-Bois, qui lecture faite ont signé... ».

« Légitimée par le mariage de André Jean Marie Bach et Germaine Elise Hubert célébré à Paris (14è) le seize Novembre mil neuf cent vingt. Le dix neuf Septembre mil neuf cent vingt cinq. Le Maire »

« Mariée à Pau (Basses-Pyrénées) le trente Janvier mil neuf cent quarante deux avec Fernand Jean Marcel Carlier. Le seize février mil neuf cent quarante deux. Pour le Maire empêché, l'Officier de l'Etat Civil Délégué »

« Décédée à Sauvagnon (Pyrénées-Atlantiques) le 7 janvier 2011. Le 13 janvier 2011. L'Officier de l'Etat Civil »

b) Conçue hors mariage en 1918, Jeanne aura donc porté trois noms de famille, Hubert, Bach et Carlier.

D'abord **HUBERT** à sa naissance jusqu'à sa reconnaissance à l'Etat Civil par son père André Bach, après que le divorce de son père fut prononcé et son remariage avec Germaine Hubert le 16 novembre 1920.

Elle devient donc Jeanne **BACH** en 1920, puis **CARLIER** quand elle épousera Fernand en 1942.

c) Sans être secrète ni renfermée, notre mère Jeanne exprimait peu ses sentiments. Mais plusieurs fois nous avons senti qu'elle avait aimé, admiré son père. Notre grand-mère Germaine disait que son mari « chérissait » sa fille.

Dans le livre déjà paru « André Bach – Carnets de guerre », notre sœur Elisabeth cite l'article où André Bach écrit dans « L'Echo Rochelais » que pour mériter sa fille le futur gendre devra avoir fait le Tour de France ... Comme la plupart des pères, Papa André voulait-il garder sa fille pour lui le plus longtemps possible ? Jeanne n'est pas devenue cyclotouriste, ni sportive après son mariage, son mari Fernand n'a jamais fait de sport ...

8) Jeanne Bach épouse Fernand Carlier en février 1942

C'est grâce à son père André Bach que Jeanne a rencontré Fernand (1). En effet Jeanne trouve un emploi de secrétaire à l'AGPM (Association Générale des Producteurs de Maïs) dans les locaux de la Maison du Paysan dont le Président est Samuel de Lestapie, également député, qui était bien connu d'André Bach (cf Chapitre IV « André Bach journaliste » dans le sous-chapitre III « AB rédacteur en chef de *L'Indépendant des Pyrénées*). Fernand se fait embaucher à la Maison du Paysan en 1941, après que ses parents fuyant les Allemands se sont installés provisoirement à Pau.

- (1) : **Fernand Carlier** est né le 2 décembre 1919 à Compiègne (Oise), décédé le 26 octobre 2006 à Sauvagnon (64). Fils d'Yvonne Emma Carlier née Blin et de Robert Carlier, tous deux originaires du département de l'Aisne

André Bach, Rédacteur en chef de « L'Indépendant » (devenu « La IVe République » en 1945), correspondant de « La Petite Gironde » (aujourd'hui « Sud-Ouest »), à Pau et du « Grand Echo du Midi » (cf ci-après le chapitre IV « AB le journaliste »), ne pouvait qu'avoir une bonne place dans les journaux locaux pour annoncer les fiançailles puis le mariage de sa fille.

Mardi 18 Novembre 1941, dans « Le Grand Echo du Midi » (1) :

« FIANCAILLES

Nous apprenons avec plaisir les fiançailles de Mlle Jeanne Bach, fille de M. André Bach, correspondant du « Grand Echo du Midi » à Pau, officier de la Légion d'honneur, médaillé militaire, croix de guerre 1914-1918, président du Syndicat des journalistes palois et de Mme, avec M. Fernand Carlier, attaché à la Mission de restauration paysanne, fils de M, et Mme Robert Carlier, de Carbonne (Haute-Garonne) (2).

Nous sommes particulièrement heureux d'adresser à la jeune et charmante fiancée nos félicitations très sincères, ainsi qu'à Fernand Carlier. Tous compliments à notre sympathique collaborateur et ami André Bach, à Mme André Bach et à la famille Carlier. »

- (1) : Journal dont le propriétaire est « *La Petite Gironde* », tout comme *L'Indépendant des Pyrénées* après son rachat par « *La Petite Gironde* », cf ci-après le sous-chapitre III « AB rédacteur en chef de *L'Indépendant des Pyrénées* dans le chapitre IV « AB le journaliste ».

- (2) : Dès 1941 les parents de Fernand Carlier n'étaient plus à Pau mais en Haute-Garonne

Mardi 3 Février 1942 dans « Le Grand Echo du Midi » :

« MARIAGE

Samedi, en l'église Saint-Martin, de Pau, a été célébré le mariage de Mlle Jeanne Bach, fille de notre correspondant palois, André Bach et de Mme, avec Fernand Carlier, attaché à la Mission de restauration paysanne, fils de M. et Mme Robert Carlier. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par le R.P. Bordachar (1), directeur du collège de Betharram, qui adressa une émouvante allocution aux jeunes époux. Au cours de la messe, un beau programme de musique sacrée fut exécuté par MM. Jean Gino, qui chanta « l'Ave Verum », de Chausson ; Georges Barre, le « Panis Angelicus » de César Franck ; René Huguet, qui joua notamment l'« Andante » de Bach-Vivaldi et « La Prière du Soir », de Schumann, et l'organiste de Saint-Martin. Les témoins étaient, pour la mariée, notre directeur, M. J-A. Catala et M. C. Morello, industriel et, pour le marié, MM. Frédéric Miramon, délégué à la Mission, de restauration paysanne, et André Carlier, ingénieur à la S.N.C.F. La quête a été faite par Mlles Marcelle Navarron (2) et Francine Fauré, accompagnées de MM. Guy Camps et Jean Lahiholle. Une foule d'amis a félicité les nouveaux mariés et leur famille, à la sacristie, et nous joignons nos

félicitations et nos vœux de bonheur à ceux qui leur furent exprimés. Ajoutons que S. S. le pape Pie XII avait daigné envoyer au jeune couple la bénédiction apostolique. »

(1) : *Le R.P. Bordachar était sans doute Maréchaliste comme 80% des Français.*

(2) : *Mlle Navarron est peut-être la fille de Mr Navarron de Morlanne, résistant, cf le chapitre V, sous-chapitre I dans nos recherches du réseau de résistant d'AB.*

Les témoins de Jeanne furent deux amis d'AB : J.A. Catala ; journaliste, directeur du « Grand Echo du Midi », rédacteur à « La Petite Gironde », rédacteur en chef de l'Indépendant de 1925 à 1929 (cf ci-après le sous-chapitre III « AB Rédacteur en chef de L'Indépendant des Pyrénées à Pau » dans le chapitre IV « AB le journaliste ») et M. C. Morello, industriel qui donna de nombreuses informations à AB pour écrire son long reportage sur la « Forêt Montagnarde des Basses-Pyrénées » (source précédente dans *L'Indépendant des Pyrénées*). Après le décès d'AB JA Catala écrira une longue lettre dès le 14 mai 1945 à Germaine Bach (cf ci-après au chapitre V « AB le Résistant, puis le déporté à Buchenwald dans le sous-chapitre IV au I, b).

Les témoins de Fernand, très « logiquement » ont été son frère André et F. Miramont, délégué à la Mission de restauration paysanne, dont Fernand était « attaché » (cf ci-après la Corporation Paysanne de Vichy au chapitre IV dans *L'Indépendant des Pyrénées*).

Messe très musicale, Germaine avait « convié » plusieurs interprètes, ils n'ignoraient pas qu'elle écrivait pour « L'Indépendant » dans la rubrique « Concerts », alors René Huguiet fut mon professeur de violon pendant plus de dix ans ; nous avons beaucoup parlé musique mais je n'ai plus souvenir qu'il m'ait dit avoir joué à la messe de mariage de mes parents.

BENEDICTION APOSTOLIQUE DU PAPE POUR LE MARIAGE DE JEANNE ET FERNAND

Enfin, toujours dans le « *Grand Echo du Midi* », « ajoutons que S. S. le Pape Pie XII « avait daigné envoyer au jeune couple la bénédiction apostolique ».

Bénédiction demandée par L. Bérard et envoyée au curé de St-Martin (chanoine Roque dont on a su après 1945 qu'il fut un anti-Vichy). Le mot « daigné » dans le texte du journal est curieux.

LORS DU MARIAGE DE JEANNE ET FERNAND, LEON BERARD ADRESSE UNE LETTRE A ANDRE BACH.

La famille Bach a dû recevoir de nombreuses « félicitations » de relations paloises, béarnaises d'AB. Des parentés Bach – Hubert, la correspondance a dû être très limitée. La famille Carlier moins connue localement à Pau, a reçu seulement quelques lettres des familles du nord de la France : Carlier – Cardon – Blin, ...

La famille n'a conservé que la lettre de Léon Bérard envoyée sur papier entête « Ambassade de France – Près le Saint-Siège » (probablement en janvier 1942), adressée à André Bach :

« Mon cher ami

J'ai appris ces jours-ci par l'Indépendant, le prochain mariage de votre fille. Vos amis vous félicitent. J'en suis, je m'unis de tout cœur à ceux et vous demande de me compter présent. L'occasion m'est heureuse de vous envoyer ma fidèle et bien affectueuse pensée. A vrai dire, je n'ai pas cessé d'avoir avec vous un invisible fil spécial qui m'est très précieux. Je lis avec une attention émue notre cher « Indépendant ». J'y trouve de la flamme, de la vie, une tenue excellente. Quant à la chronique départementale, elle est pour moi la voix des coteaux, des plaines et des vallées. Des rassemblements patriotiques aux manifestations sportives, du maire qui a négligé les devoirs de sa charge au compte-rendu varié, vivant et pittoresque des débats judiciaires, je ne néglige rien, je vous

assure ; et tout m'intéresse. Car je vois là les aspects divers du pays que j'aime par-dessus tous les autres et les formes nouvelles de sa vie publique sous l'influence des idées et des disciplines nouvelles. Parfois, en lisant, je crois apercevoir les avant virages et rampes. Votre invincible bicyclette. Pussions-nous nous retrouver avant trop longtemps, vous au ciel de Pau pleinement rasséréné. Ce vœu en résume beaucoup (fin de lettre illisible) »

AB a eu l'occasion de présenter de nombreux articles concernant Léon Bérard d'octobre 1936 (année de l'arrivée d'André Bach à Pau) jusqu'en 1942. Léon Bérard et André Bach se sont bien connus et probablement entretenaient des relations cordiales. Après une brillante carrière ministérielle, Léon Bérard devient la « patron » politique de la droite modérée dans les Basses-Pyrénées après l'assassinat de Louis Barthou en 1934, cf ci-après le chapitre IV « André Bach journaliste » dans le sous-chapitre III « André Bach Rédacteur en chef de L'Indépendant des Pyrénées » d'octobre 1936 à août 1943.

Quand Léon Bérard adresse une lettre à André Bach en janvier 1942, soupçonne-t-il le journaliste/cycliste d'être entré clandestinement en « Résistance » vis-à-vis de l'Allemagne hitlérienne, et donc de ne pas approuver la politique du Maréchal Pétain, du régime de Vichy ? Certes André Bach n'était en apparence qu'un « passeur de courrier ». La préfecture de Pau, le service de la Censure des journaux, les délateurs n'avaient peut-être pas « repéré » André Bach jusqu'en fin 1941 comme un possible Résistant. Quoiqu'il en soit, de janvier 1944 à avril 1945, A. Bach est un déporté dans le camp de concentration nazi de Buchenwald et Léon Bérard le représentant officiel du Maréchal Pétain auprès du Vatican.

Lire ci-après le chapitre V « André Bach, le Résistant puis le Déporté à Buchenwald. Arrêté le 9 août 1943 par la Gestapo. Qui a dénoncé AB ? Le calvaire de sa fin de vie en mai 1945. A. Bach, Résistant « isolé ? » puis « oublié » »
Germaine Bach mettra six ans (1946-1951) pour que son mari soit reconnu en tant que « Résistant ». Les pourquoi ? (cf ci-après le chapitre V).

a) André Bach avec son gendre Fernand Carlier

AB ne connut son gendre que peu de temps, de 1941 à juillet 1943. Nous n'avons qu'une seule « trace » trouvée en 2017 dans les archives familiales. A. Bach dédicace un tiré-à-part d'une série d'articles sur « la forêt montagnarde basque et béarnaise » à son futur gendre, cf ci-après AB le journaliste/reporter dans « *l'Indépendant des Pyrénées* ». Le 12 décembre 1941, donc au moment des fiançailles de Fernand avec Jeanne, AB écrit de sa main : « A Fernand Carlier, témoignage de ma paternelle affection à Jeanne Bach parce que la femme doit suivre son mari ». *Compte tenu de la date et des circonstances, cette phrase d'A. Bach nous laisse perplexe ... « parce que la femme doit suivre son mari ! »*

b) André Bach, grand-père de Bernard et Jean-Pierre Carlier

André Bacha connu Bernard, l'aîné de ses petits-enfants, de décembre 1942 à juillet 1943. Cette naissance fut annoncée dans les journaux locaux avec les félicitations d'usage aux parents et au « confrère André Bach », le grand-père.

Geneviève Bouny née Lafitte et Solange Bergès née Bernade, nées et vivant toujours au bourg de Serres-Castet, se souviennent bien d'avoir vu André Bach, après qu'il ait acheté en 1943 la maison à Serres-Castet, promenant Bernard dans son seul bras.

Plusieurs mois après, c'est à Buchenwald qu'il finira par apprendre la naissance de son second petit-fils et filleul Jean-Pierre. Lire ci-après la lettre du Palois Albert Paupéré à Germaine Bach dès son retour de Buchenwald en 1945 dans le chapitre V « AB le Résistant puis le Déporté à Buchenwald », au sous-chapitre IV, le VIII, a).

C'est après son décès que naquirent ses petits-enfants Françoise, André, Elisabeth et Vincent.

c) Jeanne et Fernand Carlier ont eu 6 enfants, tous nés à Pau.

Le décès de Bernard en 2000 assombrit de manière définitive les dernières années de vie de Jeanne et Fernand, même s'ils connurent le bonheur d'avoir de nombreux petits-enfants.

En octobre 2020, la descendance de Jeanne et Fernand se compose de 20 petits-enfants et près d'une quarantaine d'arrière-petits-enfants.

ANNEXE N° 2 : ARBRE GENEALOGIQUE (ANDRE BACH)

ANNEXE N° 2 : DANS L'INDEPENDANT DES PYRENNES DU 20 JUILLET 1942, page 3 : « SOUVENIRS DE GEORGES MELIES ET DE L'AGE HEROIQUE DU CINEMA »

Par **André Bach**, petit-cousin de **Georges Méliès**.

Texte intégral :

« Alors que chaque jour, des millions et des millions d'êtres humains vont au cinéma, Georges Méliès, qui en fut l'un des pionniers au même titre que Marey et les frères Lumière, est mort dans la pauvreté, inconnu du grand public et avec la seule consolation d'une Légion d'honneur tardivement accordée. Il avait été pourtant le créateur de la technique cinématographique, le découvreur des « truquages » et même des « gags » que les Américains devaient baptiser.

Et voici que, quelques années après cette mort, on « découvre » Georges Méliès, un banquet de cinquante couverts est organisé en souvenir de lui, à l'occasion de la projection d'un film qui évoque sa mémoire.

Le philosophe et humoriste qu'était Georges Méliès doit bien rire dans sa tombe !

L'ayant intimement connu – ma mère était sa cousine germaine – à l'âge héroïque du cinéma, il y a bien près de cinquante ans, je demande la permission de transcrire des souvenirs de l'époque.

SCENARISTE, DECORATEUR, METTEUR EN SCENE ET ACTEUR

Jeune et riche, Georges Méliès, que son père avait envoyé manger de la vache enragée en Angleterre, se découvrit un jour une véritable passion pour la prestidigitation et il devint effectivement un merveilleux illusionniste. Il acheta alors le Théâtre Robert-Houdin, créé par le grand maître, où 'on ne faisait que de la prestidigitation et rien que cela.

Or, vers cette époque, 1895, le cinématographe quittait le domaine de laboratoire pour entrer dans celui des réalisations. Georges Méliès comprit de suite l'immense portée de l'invention qui avait conquis son esprit pittoresque inventif et imaginatif. Il acheta un appareil de prise de vues et un autre de projection.

Quand j'écris « acheta », le terme est impropre. A ce moment, les frères Lumière, comme c'était leur droit, refusaient de vendre des appareils. Georges Méliès se rendit en Angleterre où la licence Lumière était exploitée, se fit prêter des appareils et, moyennant finances, s'en servit comme modèle.

Rentré en France, il débuta tout naturellement par des « extérieurs » : l'arrivée d'un train en gare, la sortie d'une usine, la farce du tuyau du jardinier et la chute de bicyclette. Mais très promptement, il fit construire dans la propriété de son père, à Montreuil-sous-Bois, aux portes de Paris, le premier studio de cinéma connu.

Le cinéma balbutiait encore, les films avaient vingt mètres de long, coûtaient fort cher et leur projection ne durait guère plus d'une minute. Mais le public s'en contentait et mes contemporains se souviennent de ces bandes où l'on avait toujours l'impression que la scène se passait par temps de pluie !

QUAND L'ON TOURNAIT A CENT SOUS LA SEANCE

Et Georges Méliès tournait et tournait, étant lui-même son fournisseur de scénarios, son metteur en scène, son peintre de décors et ... bien souvent, la vedette du film. Je l'ai vu tourner Mephisto de « Faust » et bien d'autres rôles encore, entouré d'acteurs d'occasion.

Car, à l'époque, il n'y avait naturellement pas d'acteurs de cinéma spécialisés. Les acteurs tout court furent très longs à s'y mettre, considérant cela un peu comme une déchéance puisqu'on ne parlait pas.

On tourna donc jusqu'aux environs de 1900 avec comme personnages de premier plan quelques types dégourdis, le jardinier de la maison, le charbonnier d'à côté, un garçon de café jouissant de son jour de repos, le concierge de ce dernier et le copain du concierge. Je jure que c'est de l'histoire ! Et, ici, je vais me mettre en scène puisque, dût cette révélation étonner nombre de mes amis et connaissances.

J'ai tourné personnellement plus de cinquante films entre 1897 et 1902 ! (1)

Il y avait un Bach au cinéma, bien avant mon excellent ami Bach, héros de tant de films (2).

Des Bach, il y en avait même plusieurs et pour la raison suivante : Mon regretté père (3) fut l'un des premiers collaborateurs de Georges Méliès. Aussi, la première fois où ce dernier eut besoin d'un garçonnet pour jouer un rôle, il dit à mon père : « Amenez un de vos garçons ». Je fus désigné pour cet emploi et dirai ici le titre du premier film tourné par moi. C'était « La Cigale et la Fourmi » et cela se passait au printemps 1897, il y a quarante-cinq printemps et j'avais neuf ans ! Et quand il fallait plusieurs garçons, mes frères venaient en renfort et comme nous étions nombreux, il y en avait pour toutes les tailles.

Comme me le disait récemment un de mes amis : « Tu étais le Jackie Coogan de 1900 ». Mais je n'ai pas connu les cachets fastidieux du « Kid ». A cette époque-là, le tarif de la figuration était uniforme : c'était cent sous par séance. Mais j'aurais bien tourné pour rien, car les jours où l'on tournait, je n'allais pas à l'école (4).

Tout se passait d'ailleurs en famille. Vedettes et figurants prenaient ensemble le tramway de Montreuil-sous-Bois pour gagner le studio. On répétait des scènes forcément très courtes et on attendait la lumière favorable car point n'était alors question d'écrans et de « sunlights ». Et, à l'heure du déjeuner, Georges Méliès, qui avait un cœur d'or, invitait tout le monde à déjeuner à sa table et nous égayait de ses plaisanteries.

Au service du cinéma, il mit son incomparable imagination, sa fantaisie, son art de prestidigitateur et de machiniste, inventant les changements de vue et les disparitions.

Et, petit à petit, par d'incessantes trouvailles techniques, il enrichit cet art, les films grandirent et il sortit enfin de « grandes machines », s'attaquant sur trois cents mètres à « La Vie de Jeanne d'Arc » et reconstituant le couronnement du roi d'Angleterre Edouard VII avec une extraordinaire minutie. Georges Méliès était d'ailleurs aussi connu en Angleterre qu'en France. Connaissant admirablement le pays, ses habitants, leurs mœurs et la langue (5), il faisait des films anglais au goût anglais qui lui étaient payés fort cher.

ET LE CINEMA SE COMMERCIALISA

Mais l'argent lui importait peu et, même ne lui importait pas du tout. Sa fantaisie primait tout et aussi mauvais commerçant qu'il était un artiste génial, il se laissait piller sans se défendre de ses inventions, idées et découvertes. Même sur le simple terrain du commerce honnête, il se laissait devancer par d'autres, beaucoup plus tard venus que lui au cinéma et de laissa dévorer.

Bien avant la guerre de 1914, Georges Méliès ne comptait plus comme producteur et, le connaissant comme je l'ai connu, je suis sûr qu'il ne pouvait être un exploitant et le cinéma commercialisé ne lui convenait pas.

Dès lors, il tomba dans l'oubli et frappé dans ses plus chères affections, vécut loin de tout. On ne devait reparler de lui que lorsqu'il fut nommé conservateur du musée du Cinéma à Orly (6) et quand la Légion d'honneur lui fut accordée, peu de temps avant sa mort.

Il a laissé une œuvre immense dont on veut croire qu'il reste quelque chose dans les archives du cinéma. Aujourd'hui on ressuscite un de ses films. Ce film (7), ou un autre, je ne le verrai pas sur l'écran sans émotion, car il m'évoquera directement celui qui fut incontestablement un grand homme du cinéma.

Mais aussi un grand modeste (8).

André BACH

Tous les films de G. Méliès furent projetés de 1897 à 1904 au Théâtre Robert Houdin »

(1) : Mis en majuscules gras par nous

(2) : André Bach rencontrera plusieurs fois son homonyme, notamment à l'occasion de sa venue à La Rochelle. *L'Echo Rochelais*, puis *L'Indépendant des Pyrénées* ne manquèrent pas de faire la promotion des films Bach, cf ci-après dans le chapitre IV

(3) : Dans les archives gardées par la famille, c'est le seul document où André Bach évoque son père, mort en 1903 (son fils André avait alors 15 ans)

(4) : On imagine mal le père de Jeanne acceptant que sa fille manque l'école pour aller « flâner » sur une plage ensoleillée de La Rochelle

- (5) : Il aurait été intéressant de tourner un bout de film sur le thème « Georges Méliès s'entretient en anglais avec son petit cousin sur l'art de plaire aux femmes à Londres » !!
- (6) : Peut-être le premier Musée du Cinéma en France
- (7) : Quel film ?
- (8) : Souligné par nous